

ment proclamées, il y a entre les nations européennes un réseau si serré d'ententes et de contre-assurances qu'il est devenu presque impossible qu'une guerre sorte d'une difficulté prévue, d'une divergence d'intérêts permanente, d'une rivalité ancienne. Toute politique qui se fonderait sur l'attente d'un conflit nécessaire et prochain entre deux grandes puissances européennes et qui prendrait toutes ses dispositions dans l'unique prévision de ce conflit, risquerait de se fourvoyer. L'Europe d'aujourd'hui, c'est une série de syndicats d'intérêts qui trouvent plus pratique, lorsqu'ils sont en opposition les uns avec les autres, de s'entendre que de se battre ; et comme chacun des associés fait partie à la fois de plusieurs syndicats, il se trouve toujours des amis empressés pour offrir leurs bons offices et apaiser les litiges.

Ne l'oublions pas toutefois, c'est en Orient que peuvent surgir des complications inattendues parce que, là seulement, en Europe, sont des terres vierges, des pays neufs qui n'ont pas encore reçu l'outillage économique moderne. Dans l'Europe occidentale et centrale les guerres de conquête ou de suprématie étant, pour le moment, démodées, les nations ne gagnent rien les unes sur les autres ; c'est sur les marchés lointains que leur rivalité se manifeste ; mais l'Amérique est fermée, l'Asie Orientale n'accepte plus de tutelle, et l'Afrique, jusqu'ici, ne « rend » pas. Les nations européennes, rentrées chez elles, désabusées des entreprises lointaines, se tournent vers les débouchés et vers les « affaires » de l'Orient ottoman.

C'est en Orient aussi qu'intervient, dans la politique européenne, pour la compliquer et en changer le cours, un autre élément : depuis la Leytha et depuis Trieste jusqu'au Bosphore et même jusqu'à